

La semaine du cinéma québécois 7-13 avril 1978

Janick Beaulieu

Numéro 93, juillet 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/51182ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

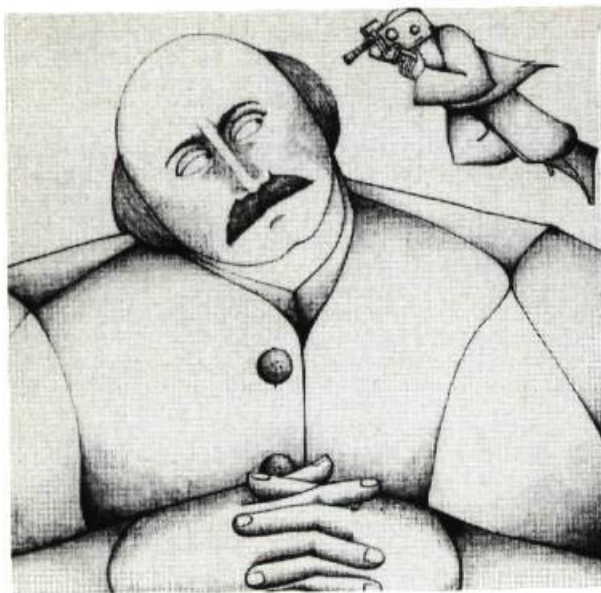
0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaulieu, J. (1978). Compte rendu de [La semaine du cinéma québécois : 7-13 avril 1978]. *Séquences*, (93), 23–26.



LA SEMAINE DU CINEMA QUEBÉCOIS

7 - 13 avril 1978

Janick Beaulieu

En cette période de pellicule maigre pour la production de films québécois dans les salles commerciales, on pourrait prendre "panique" au sérieux. Dans ce contexte, une semaine de cinéma québécois a de quoi aiguïser notre curiosité.

On voit d'abord dans le programme quelques reprises de longs métrages. On s'en réjouit : cela permettra à certains de les voir à un prix plus que raisonnable.

On y trouve des films d'archives : **La Famille Plouffe & Cie**. Dans cette lignée, j'ai aimé le film de Louis Ricard qui, dans **C'était en direct** (58 min.), retrace l'éclosion des premiers radio-romans qui connaissaient une popularité dont la télévision prendra la relève.

Le film n'oublie pas de jeter un regard critique sur cette abondante littérature. On y voit un Robert Choquette qui avoue préférer les dialogues radiophoniques à ceux de la télévision. Françoise Loranger vient jeter un peu d'eau sur le feu en expliquant son profond malaise dans le contexte de l'époque tellement étroit qu'il laissait peu de place à l'imagination créatrice. Pierre Pagé conclut que notre télévision d'aujourd'hui a délaissé sa mission culturelle, parce qu'elle ne vise plus à conscientiser les couches populaires. Un document intéressant.

Parmi ces films qui donnent une large place aux documentaires — je ne les ai pas tous vus — j'ai remarqué dans l'ensemble quatre constantes.

- A— La présence de films artisanaux et régionaux.
- B— Un goût certain pour la contestation.
- C— Une propension à l'humour.
- D— Un apport féminin important : une vingtaine de femmes ont participé de près à l'élaboration de ces films.

* * *

Cette sélection ne défilait pas toujours sous l'enseigne de la qualité. Ce n'est pas parce qu'un film est québécois qu'il faille crier nécessairement au chef-d'oeuvre. Notre jeune production nous a déjà donné plusieurs preuves décevantes qui suffisent à rendre méfiant l'amateur de cinéma que je suis. Au niveau des qualités douteuses, je ne soulignerai que trois films d'une minceur accablante.

LA CONFESSION de Claude Renaud (Acadie/O.N.F.) 14 min.

Ce film de fiction, s'il avait été un peu plus subtil, aurait pu être une dénonciation du viol des consciences vers les années 50 par une pratique religieuse trop axée sur la peur. Malheureusement, le film tombe dans le burlesque de bas étage avec des acteurs qui ne laissent percevoir aucune lueur de talent. On est loin de la critique subtile d'une Antonine Maillet. C'est pénible.

77 JUIN de Jacques Cléroux (Production ACPAV-IMAGINE-4002) 41 min.

Ce film se présente comme un documentaire sur le 24 juin 1977, "première fête nationale du Québec". Malgré quelques plans pittoresques, il s'agit d'un film raté à cause d'une pauvreté flagrante au niveau du montage qui sent le bric-à-brac à pleine pel-

licule. Pourtant le sujet ne manquait pas de matière insolite. On n'y sent aucune ligne directrice. Ce film n'a de profond que son ennui.

SAMEDI SOIR de François Labonté (O.N.F.) 41 minutes.

Un film terne qui n'offre rien d'original. Le réalisateur donne l'impression de filmer un samedi soir où il ne sait pas comment perdre son temps. Le film s'étire en longueur en raison d'un montage sans épine dorsale qui ne réussit même pas à créer une atmosphère de vacuité concertée.

* * *

Je ne voudrais quand même pas donner l'impression que toute cette semaine baignait dans la médiocrité. Plusieurs films mériteraient une attention spéciale. J'en ai retenu quelques-uns.

MARICOQUETTE de Esthelle Lebel, Rachel Saint-Pierre et Mitsu Daudelin (Production et Distribution Daudelin, Lebel, St-Pierre) 12 min.

Ce film d'animation illustre un conte de la tradition populaire qui se présente ici sous forme d'une chanson folklorique : Maricoquette, c'est un gars "qui a ni chaud ni frette", parce qu'il s'enrichit à bon marché en exploitant les autres. L'animation d'une naïveté calculée dégage une charme qui contraste avec la dureté du récit qui dénonce les exploiters en faisant intervenir des personnages réels, victimes d'une saisie mobilière.

UNE JOB À PLEIN TEMPS d'André Melançon (Les Productions Prisma Inc.) 20 min.

Une Job à plein temps, c'est quelques brefs instants dans la vie d'un couple qui a

trois enfants. Un profond malaise au niveau de la communication entre un époux, chauffeur de taxi trop souvent absent et une épouse qui voudrait sortir d'une solitude qui pèse de plus en plus lourd. Elle en a marre d'avoir à prendre toutes les décisions concernant les enfants. Dialogues de sourds, puisque chacun reste sur ses positions. Le jeu des acteurs sonne juste. Rita Lafontaine colle bien à ce genre de personnage.

COMME DES CHIENS EN PACAGE de Richard Desjardins et Robert Monderie (Production : Abbittibbi Blue Print) 52 min.

À l'occasion du cinquantenaire de Rouyn-Noranda, nous faisons connaissance avec les gens de la place. Ce film nous en dit plus long sur la colonisation en Abitibi que plusieurs longs métrages didactiques. Et pourtant, il s'agit bien d'un documentaire. D'où vient l'impression d'assister à un film de fiction ? Peut-être parce qu'on ne s'y ennuie pas. Mais surtout à cause du pittoresque de plusieurs personnages en situation et des artistes locaux. On y raconte la misère des débuts de la colonisation, la négligence des gouvernants, les grèves, les luttes contre vents et tempêtes, les ravages de la pollution, l'exploitation par les dévorantes compagnies... Le tout est traversé par un humour de bon aloi, véhiculé par des personnages qui conservent malgré tout la joie de vivre. Richard Desjardins et Robert Monderie concoctent un film d'une belle tenue grâce à un montage vigoureux et bien équilibré.

L'AFFAIRE BRONSWICK de Robert Awad et André Leduc (O.N.F.) 23 min.

Ce film étonnant prend la forme d'une enquête à gros déploiement, comme s'il s'agissait de l'affaire du siècle, pour dénoncer les effets aliénants de la télévision, cette lésiveuse de cerveau qui mène notre incons-

cient — et même notre petit conscient — par le bout du nez, pour l'habituer à respirer les odeurs qu'on veut lui vendre. C'est l'inconscient collectif qui se trouve d'autant plus en danger qu'il ne se méfie pas des avances insidieuses de cette fascinante boîte aux images. On interviewe l'homme de la rue et la brave ménagère. On consulte de grands savants. On fait comparaître à la barre des personnages qui profitent de ces "aliénodes". On nous sert des dates précises. Avec un commentaire apparemment neutre qui affiche le sérieux en usage dans ces circonstances tragiques. On découvre enfin le coupable. Affaire classée. Mais les effets durent encore pour celui qui ne se tient pas sur ses gardes. Ce court métrage s'avère un petit bijou d'humour aussi efficace qu'une thèse élaborée qui dénoncerait les effets négatifs d'une consommation à outrance et non distancée de la télévision. Un rythme endiablé charrie un message efficace à la manière d'un matraquage publicitaire. Un film qui cadrerait bien dans une émission du genre "Consommateurs avertis".

LES BORGES de Marie-Louise Malette (O.N.F.) 60 min.

On nous introduit à l'intérieur d'une famille de Portugais qui séjourne ici depuis 1967. Mine de rien, ce film nous fournit une foule de détails sur la vie des immigrants. On y apprend de la bouche même des gens concernés que s'ils décident de refaire leur vie ailleurs, ce n'est pas pour découvrir les merveilles de l'hiver canadien, mais pour amasser quelques sous afin de pouvoir vivre décemment. Les premières années sont difficiles, parce que les nouveaux venus sont des proies faciles à l'exploitation dans les usines : ils ne jouissent pas de la protection des syndicats. Ils n'aiment pas qu'on les traite de "voleurs de jobs", parce qu'ils sont conscients d'accomplir certains travaux que

les Québécois ne veulent plus faire. S'ils ont décidé de quitter leur pays, c'est à cause des conditions politiques (fascisme, dictature) qui les invitent à s'exiler pour retrouver un minimum de dignité humaine. Ils nous demandent de comprendre cette situation précaire. Il y a même un personnage qui trouve très sympathiques les Québécois parce qu'ils sont eux-mêmes exploités. On touche à la délicate question de la langue officielle. D'ailleurs, ce film, très honnête envers les gens concernés parce qu'il ne cache pas certaines vérités, se déroule dans un contexte de bon-

ne humeur sous la surveillance d'un tact exquis. Le tout est servi sous le label de qualité O.N.F. C'est donc du travail bien fait.

* * *

En terminant, il faut féliciter les organisateurs de cette semaine d'avoir élu domicile au cinéma Fleur de Lys. Cette salle, en plus d'être sise à proximité d'une station de métro, offre des dimensions humaines et une qualité de projections certaine. Ce qui n'est pas le lot de toutes les salles de Montréal.

L'Affaire Brunswick

